

clent le blé et en font la récolte : ce sont elles qui le moulent, autrement le pilent : car les sauvages n'ont jamais eu l'usage des moulins ; l'ayant réduit en farine, elles en font du pain, ou une espèce de bouillie avec de l'eau et quelque assaisonnement, lorsqu'ils en ont, ce qu'ils appellent sagamité : car les femmes sont les cuisinières et les boulangères.

Les hommes travaillent encore à faire des canots, des armures et des rets ; mais ce sont les femmes qui filent le fil : les hommes tiennent les conseils, délibèrent des affaires, c'est-à-dire ceux qui sont de naissance pour cela ; car les capitaines viennent de père en fils, et entrent au conseil lorsqu'ils sont en un âge mûr, et qu'ils ont montré avoir l'esprit bien fait.

Ce sont les hommes qui vont à la chasse, à la pêche, et à la guerre : les Iroquois ne vont point en traite chez les autres nations sauvages, car ils sont hais de tous : les Hurons y allaient fort, et trafiquaient quasi par tout le pays.

Les hommes s'occupent encore à faire des plats et des cuillères de bois. C'est aussi eux qui font les champs de tabac, et les calumets ou pipes qui leur servent à fumer : les femmes font les pots de terre, comme aussi quantité de petits ouvrages propres à leurs usages, que je ne décrirai point pour n'être connus en France. Elles servent de porte-faix, et il faut que ce soit elles qui portent tout ce qu'il y a à porter.

J'ai appris depuis peu que les Iroquois et les Iroquoises se font servir par leurs esclaves, qu'ils ont en grand nombre tant d'hommes que de femmes.

CHAPITRE X.

CONTINUATION SUR LE MEME SUJET, CONCERNANT LE MARIAGE DES SAUVAGES.

Disons un petit mot de leurs mariages. Lorsqu'un garçon a dessein d'épouser une fille, il la va voir, il la caresse, mais jamais avec indécence, ce serait un crime parmi eux ; il lui parle en particulier, et quand il l'a enfin gagnée, il lui fait des présents de ce qu'ils ont de plus rare ; et quand tout est d'accord, il va demeurer dans la cabane de la fille, car la femme ne va point demeurer chez le mari, mais le mari chez la femme.

Parmi les Hurons, un mariage n'est pas tenu pour un véritable mariage, mais plutôt pour débauche, si les père et mère du jeune homme n'ont été demander aux parents de la fille celle qu'ils désirent avoir pour femme à leurs enfants ; ce qui se fait donnant quelque riche présent aux parents de la fille.

Ils demeurent quelquefois longtemps ensemble devant que de consommer le mariage : et l'on dit une chose admirable des Algonquins, qui est, que souvent ils demeurent un an et d'avantage, avant que de le consommer : il ne se passe rien parmi eux qui ne soit dans l'honnêteté, et rien de dissolu dans ces rencontres, quoiqu'ils soient naturellement grands railleurs, et qu'ils aient plusieurs mots à double entente, mais ils ne s'en servent pas dans ces rencontres.

Quoique la polygamie ne soit pas défendue parmi eux, rarement voyez-vous un homme avoir deux femmes, surtout parmi les Hurons et les Iroquois : car cela se rencontre quelquefois chez les Algonquins.

Le divorce n'est point une chose odieuse chez les sauvages, un homme pouvant répudier facilement sa femme, et la femme son mari, (j'entends parler de ceux qui ne sont point chrétiens) cela se fait sans bruit : car quand la femme répudie son mari, elle n'a qu'à lui dire qu'il sorte de sa maison, et il a apporté, à la réserve de ses habits. Tout de même, si le mari veut répudier sa femme, il se retire après lui avoir déclaré qu'il la quitte : s'ils ont des enfants, ils demeurent chacun est sur ses gardes, s'empêchant de donner du mécontentement à sa partie, crainte de l'obliger à la séparation.

Ils ne sont pas beaucoup sujets à la jalousie, surtout le Iroquois.

Ils ont des jeux parmi eux de diverses sortes, les plus communs sont les jeux de paille, et le jeu du plat, et un troisième qu'ils nomment paque-sen.

Ce jeu de paille se fait en effet avec de petites pailles qui sont faites exprès, et qui se partagent en trois, comme au harsard, fort inégalement. Nos français ne l'ont pu encore bien apprendre, il est plein d'esprit ; et ces pailles sont parmi eux, ce que les cartes sont parmi nous.

Le jeu du plat sont neuf petits os plats et ronds comme des noyaux de pêche, que l'on aurait lissés et aplatis, qui sont noirs d'un côté, et blancs de l'autre, que l'on remue et que l'on fait sauter dans un grand plat de bois, qu'enfin on arrête en frappant la terre, le tenant avec les deux mains : la perte ou le gain dépend d'un certain nombre qui se trouve tout d'une couleur.

Le jeu paquessen est presque la même chose, sinon qu'on jette ces petits os en l'air avec la main, retombant sur une robe étendue en terre, qui sert comme de tapis ; le nombre tout d'une couleur fait la perte ou le gain.

Ils se festinent aussi les uns les autres, la façon est telle. Celui qui veut faire le festin fait mettre une grande chaudière sur le feu, ou deux, ou trois, selon le monde qu'il veut traiter : dans lesquelles chaudières, on met de la viande ou du poisson, et ensuite de la farine de blé d'Inde ; quand cela cuit, celui qui fait le festin envoie convier ceux qu'il désire qui y soient : ils y viennent avec un plat et une cuillère. Ils entrent dans la cabane sans dire mot, et s'arrangent sur leurs derrières comme des guenons : cependant le maître du festin chante toujours jusques à ce que tous les conviés soient entrés, car il ne leur fait aucune cérémonie : alors il prend la parole et dit, je fais festin : que s'il désire gratifier et faire honneur ou à son fils ou à quelqu'autre, il le déclarera, disant, c'est un tel qui fait festin : alors tous les assistants répondent un certain hô, qui est comme une espèce de remerciement : il continue et dit, il y a tant de chaudières, selon le nombre qu'il y aura : on lui répond encore hô : c'est d'une telle viande, et tuée par un tel : à chaque article on fait toujours la même réponse hô ; et ainsi consécutivement il déclare tout ce qu'il y a dans le festin, et on répond toujours la même chose, hô, hô.

Ensuite il dit, je souhaite qu'un tel nombre de vous autres chante, un tel, un tel, et un tel : et souvent il commence le premier à chanter, et les uns après les autres chantent jusques au nombre qu'il a souhaité.

La personne qui chante se lève, faisant diverses postures et gestes en chantant. Cette façon de chanter n'est point harmonieuse, avec douceur, mais elle est comme de gens qui s'excitent à la colère, et même ils font quelquefois des signes de frapper : ils raconteront dans ces chansons martiales, leurs prouesses, et les hommes qu'ils ont tué en guerre, ou les desseins qu'ils ont d'aller en guerre pour venger la mort de quelqu'un de leurs parents, ou de quelque homme considérable. Ce qui les y engage par honneur ; et souvent ceux qui suivent à chanter, s'engagent en chantant à les suivre à la guerre, et à mourir avec eux.

Après que tous ont chanté on dresse la chaudière, c'est-à-dire qu'on prend les plats d'un chacun, et on met de la sagamité dedans ; s'il y a de la viande, on en distribue à chacun de ceux qu'on désire honorer et gratifier un morceau ; les morceaux les plus délicats sont pour les capitaines ; celui qui fait festin ne mange point, mais il chante pendant que les autres mangent. Si ce sont des Algonquins, ils peuvent emporter leur plat de sagamité chez eux ; mais chez les Iroquois et Hurons, cela n'est pas permis, il faut tout manger ce qui vous est servi, c'est d'où vient qu'ils portent des plats fort petits : car on n'ose pas sortir de la cabane avant que d'avoir vidé son plat, à moins que de faire quelque petit présent au maître du festin, un couteau, une alène, un pain de petun.